

La télé-mythologie

Nicolas Lévesque

Number 209, July–August 2006

Actualité du mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, N. (2006). La télé-mythologie. *Spirale*, (209), 12–13.

LA TÉLÉ-MYTHOLOGIE

LES MYTHES procurent un sentiment fort d'adhésion, un lien social, un ancrage. À la suite de l'évolution fulgurante du progrès technique, il semble facile de croire que nous avons perdu ce sentiment grégaire, comme en témoigneraient nos vies isolées, individuelles, distantes : télégramme, téléphone, télévision, téléchargement — télé signifie « au loin, à distance », comme on le sait. Or, cette distance physique n'a pas nécessairement entraîné avec elle une distance psychique (encore moins une indépendance affective). Rien ne nous permet d'écarter l'idée d'une *télé-communauté*, d'une communauté à distance où les *télé-citoyens* éprouveraient implicitement un sentiment intense d'adhésion et où il ne serait pas si difficile de télécommander les âmes — comme dans le bon vieux temps.

L'écran, notre nouvelle patrie

Nous pensons vivre sans mythologie; nous avons plutôt été avalés par elle, tel Jonas par la baleine. L'Amérique du Nord, en particulier, est littéralement devenue un mythe vivant. N'avons-nous pas été le rêve d'un Nouveau Monde, une mythologie de l'Europe, voire, parfois, ses bêtes de cirque? La culture nord-américaine a été investie, avant même l'arrivée des premiers colons, comme une fiction, une utopie. Nous sommes le *Truman Show*. Nous sommes cette légende d'une civilisation qui est entrée dans l'écran pour y vivre, trouvant un refuge dans le rêve, mais aujourd'hui condamnée au spectacle. Nous sommes *Dumbo* l'éléphant.

Sous cet éclairage, il paraît moins surprenant que le Québec représente un terreau fertile où poussent les cirques, les humoristes, les chanteurs et les metteurs en scène. Mon pays, c'est une scène? N'oublions pas que René Lévesque a d'abord été vu à la télévision, à titre de journaliste. De même, Lise Payette avait déjà un pied dans le « téléroman ». Il y a peu de temps encore, Claude Charron commentait les nouvelles à TVA. Plus récemment, on a senti le besoin de faire passer à l'écran Bernard Landry, dans un « documentaire-réalité » qui ressemblait à un aveu, un drapeau blanc : la politique, c'est la télévision. Plus au sud, nos voisins sont allés autrement plus loin sur la voie de cette symbolique, jusqu'à l'absurde qui révèle l'architecture secrète d'une culture : le *Terminator* a quitté le plateau de cinéma pour l'arène politique sans que le télé-citoyen ait besoin de changer de chaîne ou de fauteuil. Mon pays, c'est l'écran.

Sur cette terre de fiction, de déni, de mythomanie, faire l'indépendance du Québec ressemblerait à sauter en dehors de l'écran, voire, comme le décrit Freud, à vivre cette étrange scène où tout le monde doit quitter un théâtre qui a pris feu. Voilà peut-être une métaphore de ce que tout être humain doit accomplir s'il ne veut pas rester une marionnette dans les mains des rêves de l'autre. Il est important d'avoir été rêvé, mais vient le jour où il faut vivre sa vie adulte, c'est-à-dire se rêver et rêver les autres à son tour, exister en dehors de l'album de famille.

Une boîte à fantômes

En compagnie de mes deux *Teletubbies* adorés, j'ai regardé — du coin de l'œil, bien sûr... — les aventures de *Petit-pied le dinosaure* et j'ai été étonné de reconnaître dans ce film pour enfants des traits empruntés au judaïsme : contraint à l'exil, le jeune dinosaure orphelin se met en route pour la terre promise — *The Land Before Time* est le titre très révélateur de la version originale... La scène m'est apparue tout de même assez drôle, au moment où l'on déplore l'ignorance de l'héritage chez les jeunes, où l'on espère l'enseignement d'une histoire des religions dans les écoles et où l'on souhaite que les enfants ne regardent pas trop la télévision. Je me suis souvenu ensuite que *Le Roi lion* avait la même structure du deuil et de l'exil. Tel un cheval de Troie, une mythologie pour adultes se dissimule dans ces scénarios destinés aux enfants; en filigrane, les États-Unis représentent peut-être cette terre d'accueil qui prend une dimension mythique. Les perpétuelles bacchantes hollywoodiennes ont pour fonction de nous faire oublier que notre *DisneyWorld* a été érigé sur le sol d'un deuil inavouable, d'un exil refoulé.

Je me suis également intéressé à cette phrase que répétait ma fille à ses jouets préférés : « *T'as perdu ta maman?* » C'est que, me suis-je aperçu, beaucoup de héros du vidéoclub ont perdu leur maman, leur papa ou leurs deux parents (*Petit-pied, Le Roi lion, Nêmo, Bambi, le cochon Babe...*). Je me souviens qu'une des divinités de mon enfance, *Le Petit Castor*, avait lui aussi perdu sa maman. J'adorais les histoires un peu effrayantes de *Rémi* et fredonnais naïvement les paroles de la chanson : « *Je m'appelle Rémi et je suis sans famille...* » N'est-il pas fascinant de constater la myriade de ces héros orphelins? Ceux-ci semblent incarner une mise en scène du fantasme d'auto-engendrement, du fantasme de « *s'élever tout seul* », ce qui permet à nos petits *Tarzans* de tolérer leur état de dépendance extrême, sans parler de la dette incommensurable. On peut également y voir une

sorte de formation réactionnelle, c'est-à-dire une façon de se défendre contre la peur de l'abandon, une manière de jouer à faire disparaître les parents.

Freud avait remarqué la fréquence et l'importance de la modification imaginaire des liens avec les parents. Il n'est pas rare que la psyché infantile s'invente une autre lignée, souvent grandiose. N'est-ce pas une des raisons qui permet de comprendre la puissance fantasmagique que portait en elle l'histoire de Jésus? Autre sacrilège psychanalytique : n'est-ce pas dans le déni mythomane de sa famille (d'adoption) misérable que se trouve la force d'attraction d'*Harry Potter*? Tout aussi puissant est le fantasme d'être abandonné, puis adopté, trouvé par une autre famille. C'est l'histoire mythique de Moïse... et d'Édipe! Édipe — qui signifie *pièdes enflés* — a été découvert par un berger, bébé abandonné les pieds ligotés par un serviteur de la famille royale qui avait reçu l'ordre d'enlever la vie à ce nourrisson, futur héritier du trône, mais associé à ce terrible oracle : cet enfant tuera son père et sa mère... (À l'image du héros tragique, Freud s'est donné une nouvelle famille en s'installant comme le père originel d'une lignée de psychanalystes.)

De manière spectrale, le fantasme d'auto-engendrement habite les histoires pour endormir les enfants et les adultes. Cause de lui-même, Dieu en est évidemment le symbole ultime, mais les mythes « laïques » et « modernes » ne sont toutefois pas en reste et peu de choses distinguent, dans le ciel, la présence des divinités et celle du star-système. En outre, il suffit d'observer la fascination capitaliste pour ceux qui sont « partis de rien », les récits scientifiques du big-bang (et autres genèses), l'engouement pour le génome humain — l'émission *Découvertes* devrait être rebaptisée *Mythologies anglo-saxonnes* — ou encore l'adulation des « génies » et des « créateurs » en tous genres, dont on raconte les vies mythiques pour mieux cacher leurs influences et leurs identifications.

Dans un élan d'empathie à l'endroit du monde dans lequel nous vivons, j'ai regardé un épisode de la fabuleuse épopée de *Loft Story*. Qu'est-ce, sinon une poignée d'orphelins, seuls dans la maison des parents (morts ou en voyage)? Quand le chat est parti... Les jeunes mangent, boivent, fument, font de l'exercice et du sexe; ils cherchent un appui, un refuge, une limite que seul leur corps paraît dorénavant capable de leur donner. Il y a cependant cet œil omnivoyant des caméras qui remplace, en

permanence, le regard bienveillant des parents absents (et des téléspectateurs qui, à distance, prennent les orphelins en adoption et jouent à les éduquer).

J'écris sous la forme de vidéoclips fragmentaires et inégaux — en zappant. J'appartiens à cette jeunesse en déficit d'attention.

Le mythe ou la politique du refoulement

J'essaie de résister à l'envie d'idéaliser les rituels exotiques et les imaginaires dits « primitifs », car je ne le sais que trop : la formidable esthétique des mythologies est si souvent tachée de sang, elle a tant de fois procuré aux injustices un fondement ultime et au présent, à l'ordre des choses, une justification ontologique.

Les mythes sont des légendes explicatives qui donnent une réponse à l'énigme des origines, au mystère de ce qui est à la source des mœurs, des phénomènes naturels et des institutions. Ils portent en eux une tradition, ce sont des produits de l'histoire qui produisent également de l'histoire; en feignant de se pencher sur les origines, ils deviennent le fondement d'une histoire, érigée la plupart du temps sur le sol d'un déni politique. Au commencement, il y

a donc une censure, la marque du refoulement. Les mythes cachent toujours quelque chose, ils racontent l'histoire tout en la masquant. Il suffit parfois, pour la maintenir, d'enrober une injustice de beauté.

Les totems naissent pour solidifier les tabous. Notre psychisme, tout comme l'espace collectif, est peuplé de légendes qui sont autant de justifications de ce que l'on est devenu, autant de manières de consolider le refoulement, de se cacher des choses à soi-même. Ainsi, les mythes sont ces espaces de non-deuil qui nous aident parfois à tolérer l'impuissance et la série de renoncements qu'impose la vie, mais ils participent au maintien de nos névroses personnelles et collectives.

De l'origine à l'originnaire

« La doctrine des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques à la fois mal définis et sublimes », écrit Freud dans un moment de lucidité philosophique qui a semblé le dépasser lui-même. Succédant à la conscience, la volonté, le sujet ou le cogito, la pulsion devient le nouveau mythe théorique, c'est-à-dire *ce qui se donne comme origine*. S'ouvrait alors à Freud la dimension originnaire du langage en tant que première métaphore, première rupture, première fiction, se

déployait devant lui la même révélation qui a tant marqué Nietzsche puis, plus tard, Blanchot et Derrida : tout langage (et donc toute théorie) a un fond « théologique », une structure mythique, étant donné que l'origine demeure toujours sous rature, marquée d'une inaccessibilité irréductible. C'est peut-être pour cette raison que Nietzsche nous invite à chasser Dieu jusque dans la grammaire.

Voilà qui remet profondément en question le mythe de la naissance de la philosophie occidentale qui consisterait, raconte-t-on, en un passage du *muthos* au *logos* (du mythe à la raison, disons pour simplifier). La psychanalyse et la déconstruction posent donc des questions aussi graves que celles-ci : la séparation du religieux et du politique — qui est liée, de manière oblique, à la distinction entre le mythique et le théorique — n'est-elle pas à la fois impossible et nécessaire? N'est-ce pas ce *muthos* refoulé qui fait aujourd'hui problème dans le rapport de l'Occident au Moyen-Orient et qui fait retour, par une incroyable ruse, dans ses croyances scientifiques, capitalistes et démocratiques?

Un avion rentre dans une tour. *REWIND*.
PLAY. Un avion rentre dans une tour. *REWIND*.
PLAY...

Nicolas Lévesque



Anselm Kiefer, *Die Milchstrasse* (La Voie lactée), émulsion, huile, acrylique et gomme laque sur toile avec fils de fer et objets de plomb, 230 × 170 cm, 1985-1987.